

Lè z'ecretoure

Autor(en): **Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 38

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225420>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne



LÈ Z'ECRETOURE

LAI a bin dâi sorte d'écretoure deïn sti mondo et ceïn que lâi a de courieu, l'è que cliiâo z'écretoure sant quasu lè mîme d'apri lè metî. Dinse on dit po quaucon que fâ dâi tsambe âi lettre, que l'âo bete dâi piaute de la mîma grantiau po que ne cliot-séyant pas, que l'âo fant dâi riond à la bouna plîiee et na pas âo bourion quand lè foudrâi âi dzênâo, que lè crotset sant asse bin fé que stausse dâi tiâ — caïon — eh bin ! on dit de lî : « L'écrit quemet on notéro ! » âo bin quemet on régent.

On tsapplia-bou l'écrit quemet tint la tsetta : l'équarre sè lettre. On boutsî lè tsaplie ein petit bocon ; on boutequan ein fâ dâi groche et dâi petite, quemet sè cornet ; on menistre lè z'appond quemet dâi z'âo de gremelieta, po ein avâi prâo matâire quemet on pridzo de djonno. On municipau, âo bin on conseillié fâ lè lettre ein parapliodze quemet se voliâve sè parâ dâi z'éludzo et de la grâla. On conseillié que sè mau-fye de pas reveni âi novalle vôte lè liette avoué dâi boton qu'on derâi de cliiâo cazaque que lâi diant dâi veste. S'on vâi dâi lettre quemet dâi navette on dit : « L'è on bolondzi que l'a ceïn écrit ! » se sant bêtorse, on dit : « L'è on serrailon ! » et se guelenant, on sè peïne : « Ceïn vint de quaucon que l'è su lè trame ! »

Et pu, lâi a dâi dzeïn suti per tsi no. Lâo diant dâi graphologue. Cliiâo coo vo guegnant bin adrâi l'écretoura d'on monsu, d'onna femâla âo bin d'onna damuzalla et vo diant :

« Cli que l'a ceïn écrit, l'è ion que l'a on metî dinse et dinse, que l'a dou z'eïnfant, que sa fenna ein attein on autro, — et que revint de l'abbayî ! »

Et va ! vo dio que lâi a dâi dzeïn que pouant vo débllîotta ceïn âo picolon, sein l'âo trompâ, que ceïn l'è pardieu bin quemôudo.

Lè plîie suti de ti, l'è lè z'apotiquiéro. On l'âo baïlle onna consulta de mâidzo, — onn' ordonnance, qu'on lâi dit — que lè écrite quemet se on tropî de motse l'avant caïllî su lo papâi. Nion lâi vâi gotta. L'apotiquiéro, lî, guegne lo papâi, vouâite à tsavon et sâ vo dere rique-raque que l'è que clii grevatâdzo. Respect !

Mîmameïnt que, l'aut'hi, i'è regu on mot de beliet d'on camerardo, mâ avoué dâi lettre plleinne de crotset et de bougne à sè craire que l'avant tote passâ dèso dâi tenotmobile. Crâio que m'eïnviâtve à allâ dinâ avoué lî, mâ n'été pas tant su de l'hâora. Po fini, mè vint l'idée d'allâ montrâ clii papâi à l'apotiquiéro, lî que sâ lière toté lè caïnisse d'écretoure, po vère.

Mè vaitéc dan vers lî. Sein lâi rein dere, lâi baïllô lo papâi dâo camerardo. Lo vouâite, va âovri on bouffet, preïnd onna botoille que l'è-tâi marquâ dessus. « Huile de ricin », mè la baïlle et mè fâ :

— A-te que. L'è on franc.

L'a cru que l'è-tâi onn' ordonnance.

Marc à Louis.



Le Château du roi René.

MARC-HENRI EN PROVENCE Tarascon.

NOUS quittons Arles au moment où le soleil darde ses rayons ardents sur une vaste campagne brûlée. La route s'en va toute droite, entre de beaux vignobles s'étendant à perte de vue. Et, de temps à autre, un poteau indicateur porte en lettres majuscules : « Tarascon 20 km, Tarascon 10 km. »

Tarascon, mot magique, évocateur ; c'est Tartarin, Daudet, le Midi ! A mesure que nous approchons, François du Crétêt sort peu à peu de son état habituel, qui est une douce somnolence, pour admirer le paysage.

Il y a, de chaque côté de la route, des ceps magnifiques dont la végétation exubérante cache mal les belles grappes bleues.

Jules au Sapeur qui a l'admiration facile, quand il s'agit de vignes, de raisins et de vin, se tourne vers François et lui dit :

— Il te faudra venir ici vendanger « un pair » de brantées pour bonifier ton petit rouge qui sent un peu trop la pive !

A quoi François répond :

— D'abord, mon vin ne te doit rien. Il vaut ce qu'il vaut et je l'aime comme il est. Du reste, tu es bien content de venir de temps à autre, boire une bouteille chez moi et tu ne fais pas tant la grimace, à preuve que ton verre est continuellement vide.

Puis, d'un geste large qui désignait l'ensemble des vignobles du Midi, il ajouta :

— Ces vins du Midi sont réputés — ça c'est une affaire en règle — mais quant à moi, je n'en tourne pas à ma in. Ils sont capiteux comme du vieux kirsch, lourds comme du cirage et noirs comme de l'encre. Ah ! parlez-moi de nos petits vins rosés, piquants, émoussillants et qu'on sent passer au moment où on les avale. Ça, c'est quelque chose.

La conversation prit fin comme nous arrivions à Tarascon. Après un rapide coup d'œil au château du roi René, nous voilà engagés dans le fameux « cours » cher à Tartarin — le « cours » large et spacieux tout bordé de platanes. C'est dimanche. Il y a foule aux terrasses des cafés. On parle, on rit, on gesticule ; on s'interpelle dans cette langue sonore qu'on n'entend qu'ici et qui est unique au monde. Près de moi un vieux monsieur trapu et rondouillard éclate de rire et, frappant de la main la cuisse de son voisin, il lui crie : « Ah ! mon bon, qu'est-ce que tu dis là ! »

Des femmes aux lèvres rouges, au teint mat et aux yeux noirs se racontent des histoires amusantes et rient pour montrer leurs jolies dents.

Il y a de la gaîté dans l'air et de la joie partout. Marc-Henri lui-même, si placide depuis une heure ou deux, se sent revivre. Il attrape subitement l'accent du Midi, cet « assent » cher à Alphonse Daudet, et discute, tout comme un bon Méridional, avec force gestes tandis que le garçon de café auquel il s'adresse écoute poliment ce discours qu'il n'a pas l'air de comprendre. Et puis, saisissant le garçon par le revers de sa jaquette, Marc-Henri lui dit :

— Voyons, mon ami, dites-nous donc où est la maison de Tartarin, son jardin, son baobab ; montrez-nous le local du Club des Alpilles, la pharmacie Bézuquet et la boutique de l'armurier Costecalde !

Le garçon remue la tête en signe de dénégation et ajoute :

— Mais monsieur se trompe sans doute, nous ne connaissons personne, de ces noms-là, à Tarascon.

— Boufre ! s'écrie Marc-Henri, l'entendez-vous. Pour sûr qu'il est du Nord ce garçon-là puisqu'il ne connaît pas Tartarin. Apprenez, mon ami, que ce joyeux compagnon a beaucoup voyagé, qu'il est même venu en Suisse et a fait une partie de cave chez Fonjallaz, à Epesses, avant de rentrer dans son pays.

Ces fermes déclarations ont l'air d'impressionner le public qui, subitement, se tait. Alors, Marc-Henri, le verre en main, prononce un petit discours où il est question de démocratie et de liberté. Il évoque le passé, Guillaume Tell et Mistral, Tartarin et Winkelried. Il parle de la communauté de race et de langue, boit à l'amitié des deux pays et lance, en terminant, un vigoureux : « Vive la France, vive Tarascon. »

Les applaudissements éclatent partout ; on rit, on se pousse du coude, on se soulève à demi pour voir cette bonne face joviale de Vaudois authentique au sourire modeste et à l'air ingénu.

Cependant, l'heure s'avance. Il faut partir. Depuis quelques minutes François du Crétêt retient notre syndic par le pan de son veston et lui souffle dans le dos : « Marc-Henri, ne vois-tu pas que tous ces gens se moquent de toi. Par-tout, c'est l'heure. »

Et nous voilà de nouveau casés dans la voiture. Au moment où elle s'ébranle, Marc-Henri fait un dernier geste d'adieu. Pour un peu, il aurait dit, comme Tartarin dans une occasion mémorable de sa vie :

— Pascalon, la bannière. Jean des Sapins

Il a trouvé cela ! — Quelle différence y a-t-il entre un accent circonflexe et un bateau ?

— N'y en a pas !

— ?...

— Tous les deux vont sur l'o.

CE QUE L'ON VOYAIT EN SUISSE EN 1700

ABÂLE, le professorat était héréditaire, le fils aîné succédait légalement à son père ; c'est ainsi que la famille Buxtorf a occupé de 1591 à 1732, c'est-à-dire pendant 141 ans, la chaire d'hébreu.

A Schaffhouse, un jeune homme qui se trouvait membre du Grand ou du Petit Conseil devait en sortir, si son père ou son frère aîné venait à entrer dans l'un de ces deux corps. Quatre heures après la mort d'un titulaire, la place devenue vacante devait être repourvue.

Les Schaffhousois ont aussi montré que la mort crée des inégalités. Durant la vie, les hau-